



Pétrarque et Quintilien

Laure Hermand-Schebat

► To cite this version:

| Laure Hermand-Schebat. Pétrarque et Quintilien. 2009. hal-00365009

HAL Id: hal-00365009

<https://hal.science/hal-00365009>

Preprint submitted on 1 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laure HERMAND-SCHEBAT
PÉTRARQUE ET QUINTILIEN

Ivi era il curioso Dicearco,
ed, in suo' magisteri assai dispari,
Quintiliano e Seneca e Plutarco.
Triumphus fame, III, 88-90

Avant la découverte de Poggio Bracciolini au cours du concile de Constance, découverte qui mit au jour un Quintilien complet, les humanistes durent se contenter d'un texte partiel de l'*Institution oratoire*¹. Pétrarque, tout comme Coluccio Salutati à sa suite, ne connaît le traité du rhéteur romain que sous une forme mutilée, dans un manuscrit qu'il a d'ailleurs eu entre les mains relativement tard, au cours de l'année 1350.

À l'occasion de son voyage à Rome pour le jubilé, Pétrarque passe par Florence et resserre ses liens d'amitié avec un groupe d'admirateurs². Dans la bibliothèque de Lapo da Castiglionchio, ami du poète qui fit par la suite une brillante carrière de canoniste, se trouve en effet l'*Institution oratoire* de Quintilien que l'humaniste voit pour la première fois et obtient en cadeau. Il emporte l'ouvrage lorsqu'il passe de nouveau à Florence³ pendant le retour de Rome à Parme et s'empresse de le lire attentivement et de l'annoter. Cette lecture lui inspire la *Familiaris* XXIV 7, lettre fictive adressée à Quintilien lui-même⁴. Il l'intègre à un groupe de dix lettres, adressées aux auteurs antiques les plus célèbres et insérées dans le vingt-quatrième et dernier livre des *Familiars*⁵.

C'est donc à la maturité que Pétrarque entre en contact avec le texte fondamental du rhéteur romain, contrairement à ceux de Cicéron dont il est familier depuis sa plus tendre enfance⁶. Pour cerner cette relation du Florentin à Quintilien, nous disposons de deux éléments fondamentaux : la lettre qu'il lui adresse et le manuscrit qu'il annote, devenu aujourd'hui le Parisinus latinus 7720. Mais nous pouvons également prendre en

¹ Sur la circulation du texte de Quintilien à la fin du Moyen Âge, voir P. Boskoff, « Quintilian in the late Middle Ages », *Speculum*, 27 (1952), p. 71-78.

² Sur cet épisode, voir M. Feo et al., *Codici latini del Petrarca nelle biblioteche fiorentine [Mostra 19 Maggio - 30 Giugno 1991]*, Florence, 1991, p. 10-11 ; U. Dotti, *Pétrarque*, Paris, 1991 p. 187-188, 190, 194 ; A. Foresti, « Le lettere a Lapo di Castiglionchio e il suo libro ciceroniano », in *Aneddoti della vita di Francesco Petrarca*, Padoue, 1977, p. 242-250 et P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, Paris, 1907, vol. 1, p. 223-225. Sur la tradition manuscrite de Quintilien, et en particulier sur Pétrarque, voir J. Cousin, *Recherches sur Quintilien. Manuscrits et éditions*, Paris, 1975, en part. p. 39-45.

³ Une note sur un manuscrit des *Familiars* (=Fam.) de Pétrarque ayant appartenu à Lapo atteste ce don. Ce manuscrit, actuellement à Florence (Biblioteca Medicea Laurenziana, 26 sin. 10) porte en face des mots « ceptus es nosci » (Fam. XXIV 7, 10) la note suivante : « Verum dicis, quia ego illum tibi donavi, dum Romam peteres, quem ante, ut dixisti nunquam videras ». Se souvenant de l'événement après tant d'années, Lapo commet seulement l'erreur de le situer au cours du voyage aller vers Rome alors qu'il s'agit du voyage retour. Voir U. Dotti, *Pétrarque*, p. 187, p. 407, n. 17 ; A. Foresti, « Le lettere a Lapo », p. 244. Ce manuscrit comporte une autre note évoquant le livre cicéronien de Lapo ; en face de la *Familiaris* XII 8 (fol. 16r.) est écrit : « Loquitur hic de quodam libello in quo erant plures orationes Tulli, quas ad eum destinaverat iste Lapus sive Iacobus florentinus amicus suus, qui re vera vocabatur dominus Lapus de Castiglionchio, postea decretorum doctor ». Voir M. Feo et al., *Codici latini*, p. 11, 126 ; U. Dotti, *Pétrarque*, p. 188, p. 408, n. 30.

⁴ Voir U. Dotti, *Pétrarque*, p. 188.

⁵ Ce groupe de dix lettres connut d'ailleurs assez rapidement une fortune manuscrite autonome sous le titre *Antiquis illustrioribus*.

⁶ Sur ce sujet, voir la *Senilis* XVI 1, adressée à Lucca de Penna et intitulée *De libris Ciceronis*.

compte les citations de Quintilien qu'il insère dans ses œuvres : l'écrivain latin joue en effet un rôle important dans les lettres consacrées à la question de l'imitation (*Familiars* I 8, XXII 2 et XXIII 19) et dans le traité *De vita solitaria*. Le chapitre sept du premier livre, par exemple, se présente comme une réponse aux affirmations de Quintilien selon lesquelles les forêts, les fleuves et le chant des oiseaux perturbent l'étude plus qu'ils ne la favorisent⁷. Nous pourrions ainsi analyser l'image de la deuxième grande figure de l'éloquence romaine élaborée par Pétrarque et nous demander quel usage il fait de la doctrine de Quintilien, en particulier dans le débat sur l'imitation.

LA LETTRE DE PETRARQUE A QUINTILIEN (*FAMILIARIS* XXIV 7)⁸

Composée selon Giuseppe Billanovich⁹ en Provence entre 1351 et 1353 ou de manière plus probable dès le retour du jubilé, la lettre est datée du sept décembre 1350 pour rappeler le moment de l'emprunt du manuscrit à Lapo. Est ajouté à cette date le lieu de Florence, patrie du poète : « *intra ipsos patrie mee muros, ubi primum michi ceptus est nosci* »¹⁰. Contrairement aux affirmations de certains critiques, l'expression *patrie mee* ne désigne pas Arezzo¹¹, ville natale du poète, mais Florence, ville dont ses ancêtres furent bannis. Lors de ce passage à Florence, Pétrarque avait d'ailleurs mené des tractations en vue de la restitution des biens paternels, confisqués au moment de l'exil¹².

Dès le début de sa lettre, Pétrarque s'adresse directement à son destinataire et fait une allusion rapide aux conditions dans lesquelles il a eu accès pour la première fois à l'œuvre majeure que constitue l'*Institution oratoire* :

*Franciscus Quintiliano salutem. Olim tuum nomen audieram et de tuo aliquid legeram, et mirabar unde tibi nomen acuminis ; sero ingenium tuum novi : Oratoriarum Institutionum liber, heu, discerptus et lacer, venit ad manus meas*¹³.

Lorsqu'il découvre le texte, à l'admiration pour la composition de l'ouvrage se mêle la douleur de ne pas être en possession du texte complet¹⁴. Et l'expression de cette déception est l'occasion pour Pétrarque de critiquer l'incurie et la négligence de son époque, thème fréquent dans sa correspondance¹⁵.

⁷ Voir Quintilien, *Inst.* X, 3, 22.

⁸ Le texte des *Familiars* est celui de l'édition nationale italienne : F. Petrarca, *Le Familiari [Rerum familiarium libri]*, éd. V. Rossi et U. Bosco, Florence, 1933-1942, 4 vol. (désormais 'Rossi', suivi des numéros de volume et de page).

⁹ G. Billanovich, *Petrarca letterato. I. Lo scrittoio del Petrarca*, Roma, Rome, 1947, p. 38, 49, n. 3.

¹⁰ Pétrarque, *Fam.* XXIV 7, 10 (Rossi 4, 243) : « entre les murs mêmes de ma patrie, lieu où je t'ai découvert pour la première fois ».

¹¹ C'est l'avis d'Élisabeth Pellegrin (É. Pellegrin, *La bibliothèque des Visconti et des Sforza, ducs de Milan, au XVI^e siècle*, Paris, 1955, p. 218), suivi par Jean Cousin (J. Cousin, *Recherches sur Quintilien. Manuscrits et éditions*, Paris, 1975, p. 41-42, n. 1).

¹² U. Dotti, *Pétrarque*, p. 188. Voir aussi Pétrarque, *Fam.* XI, 5, 1-14 (vol. 2, p. 334).

¹³ Pétrarque, *Fam.* XXIV 7, 1 (Rossi 4, 240-241) : « Cher Quintilien, j'avais jadis entendu ton nom et lu des passages te concernant, et je me demandais avec curiosité d'où te venait cette réputation de finesse ; c'est tardivement que j'ai découvert ton talent : ton livre l'*Institution oratoire*, hélas en pièces et mutilé, est arrivé dans mes mains ».

¹⁴ Voir Pétrarque, *Fam.* XXIV 7, 2 (Rossi 4, 241).

¹⁵ Voir Pétrarque, *Fam.* XXIV 7, 1 (Rossi 4, 241).

Les paragraphes trois à sept proposent une confrontation de l'*Institution oratoire* avec les traités rhétoriques cicéroniens aboutissant à une comparaison entre Quintilien et Cicéron. La lettre se clôt sur l'évocation d'une rivalité qui aurait existé entre Sénèque et Quintilien : Pétrarque s'appuie sur un passage du livre X de l'*Institution oratoire*¹⁶ et sur un passage des *Controverses* de Sénèque le Père¹⁷. L'humaniste confond en effet à plusieurs reprises dans sa correspondance les deux Sénèque ; il ne voit pas en outre que le Quintilien évoqué par Sénèque le Père n'est pas l'auteur de l'*Institution oratoire*, mais un rhéteur du même nom, peut-être son père ou son grand-père¹⁸.

L'élément essentiel de cette lettre nous semble être la perception par Pétrarque de la différence fondamentale entre Quintilien et Cicéron, son modèle :

*Tu quidem in his libris, qui quot sint nescio sed haud dubie multi sunt, rem a Cicerone iam sene summo studio tractatam refricare ausus, quod factu impossibile iudicabam, post tanti viri vestigia novam non imitationis sed doctrine proprie preclarique operis gloriam invenisti*¹⁹.

Le mérite principal de Quintilien réside donc dans son originalité par rapport à son modèle : il a su imiter l'Arpinate de manière non servile, en ménageant le caractère personnel de sa propre œuvre (*doctrine proprie*). Pétrarque insiste en outre sur la différence des démarches des deux hommes : si Cicéron a voulu donner ses armes à l'orateur, Quintilien a cherché à orner et embellir cet équipement :

*Adeo diligenter ab illo instructus orator a te comptus ornatusque est, ut multa ab illo vel neglecta vel non animadversa videantur, atque ita singulatim omnia colligis duci tuo elapsa, ut quantum vinci eloquio tantum diligentia vincere recto ni fallor iudicio dici possis*²⁰.

La métaphore de l'équipement militaire lui permet de mettre en lumière l'apport propre de Quintilien. Cette image est très nette dans le traité *De vita solitaria* :

*Nempe Quintilianus in eo libro, ubi oratorem, a Cicerone armatum, bullis ac phaleris, curiosissime perpolivit, de hoc loquens [...] inquit ...*²¹.

¹⁶ Quintilien, *Inst.* X, 1, 125-131.

¹⁷ Sénèque le Père, *Contr.* X, *praef.* 2.

¹⁸ M. Accame Lanzillotta, *Le postille del Petrarca a Quintiliano* (Cod. Parigino lat. 7720), Florence, 1988 [= *Quaderni petrarcheschi*, 5 (1988)], p. 3. Voir aussi E. Carrara, *Studi petrarcheschi ed altri scritti*, Turin, 1959, p. 159.

¹⁹ Pétrarque, *Fam.* XXIV 7, 3 (Rossi 4, 241) : « Mais toi, dans ces livres, dont je ne connais pas le nombre mais qui sont sans doute nombreux, tu as osé reprendre un sujet déjà traité à fond par Cicéron dans sa vieillesse, chose que je jugeais impossible à faire et, sur les traces d'un si grand homme, tu as obtenu une gloire nouvelle non pas pour l'avoir imité mais pour avoir élaboré une théorie personnelle et un ouvrage remarquable ».

²⁰ *Ibidem* : « L'orateur, qui a acquis sa formation auprès de lui, reçoit auprès de toi un apprentissage si soigné de l'élégance et des ornements du style qu'apparaissent de nombreux éléments, soit qu'il avait négligés, soit qu'il n'avait pas remarqués, et tu rassembles tous les points isolés qui avaient échappé à ton illustre prédécesseur, si bien qu'on peut dire à juste titre, à moins que je ne me trompe, qu'autant tu es surpassé par son style, autant tu le surpasses par ton soin diligent ».

²¹ Pétrarque, *De vita solitaria* I, 4, 6 (Pétrarque, *La vie solitaire*, éd. C. Carraud, Grenoble, 1999, p. 88) : « Je veux parler de Quintilien qui, dans le livre où il a parachevé avec une minutie extrême les armes données par Cicéron à l'orateur en ajoutant boutons et ornements, parle de ce sujet et affirme... ». Pétrarque cite ensuite un passage du livre X de Quintilien (*Inst.* X, 3, 28-30).

Il assimile en fait la différence entre les deux hommes à la différence entre rhéteur et orateur ; Cicéron incarne l'éloquence de combat, il est l'orateur dans toute sa dimension politique, alors que le travail de Quintilien est plus théorique et s'intéresse aux bases de l'art oratoire :

*Ille enim suum oratorem per ardua causarum ac summos eloquentie vertices agit et iudicialibus bellis ad victoriam format ; tu longius repetens, oratorem tuum per omnes longe vie flexus ac latebras ab ipsis incunabulis ad supremam eloqui arcem ducis*²² .

Cicéron est en outre l'orateur accompli, tandis que Quintilien prodigue ses conseils aux débutants :

*Placet, delectat, et mirari cogit ; eo namque aspirantibus nichil utilius. Ciceroniana claritas profectos illuminat et celsum validis iter signat, tua sedulitas ipsos quoque fovet invalidos et optima nutrix ingeniorum, lacte humili teneram pascit infantiam*²³ .

L'humaniste insiste sur le rôle de pédagogue joué par Quintilien ; il a parfaitement perçu qu'une grande partie de l'originalité et du talent de Quintilien en provient :

*Magnus fateor vir fuisti, sed instituendis formandisque magnis viris maximus et qui si materiam ydoneam nactus esses, te maiorem ex te facile gigneris, doctus nobilium cultor ingeniorum*²⁴ .

Il est fidèle en cela à la tradition médiévale qui insiste sur la fonction pédagogique du texte de Quintilien.

L'image de la meule et de l'épée (*cotes, gladius*), au paragraphe précédent, avait déjà placé Quintilien du côté de la théorie et non de la pratique de l'art oratoire :

*Equidem quantum hoc tuo magnifico opere collato cum eo libro quem de causis edidisti – qui idcirco non periit ut constaret etatem nostram optimarum rerum precipue negligentem, mediocrium non ita –, satis intelligentibus patet multo te melius cotis officio functum esse quam gladii et oratorem formare potentius quam prestare*²⁵ !

²² Voir Pétrarque, *Fam.* XXIV 7, 4 (Rossi 4, 241) : « Car il fait parcourir à son orateur les pentes escarpées des procès et les sommets les plus élevés de l'éloquence et le forme à être vainqueur dans les combats judiciaires, tandis que toi, remontant plus loin, tu fais découvrir à ton orateur tous les détours et cachettes d'une longue route, partant du berceau même de la parole pour arriver à son sommet suprême ».

²³ *Ibidem* : « Il plaît, il charme, il force l'admiration ; en cela il n'est nullement plus utile aux débutants. L'éclat cicéronien illumine les orateurs avancés et montre un chemin élevé aux forts, ton application encourage aussi les faibles et est la meilleure nourrice des talents : elle nourrit la jeunesse du lait de l'humilité ».

²⁴ Pétrarque, *Fam.* XXIV 7, 7 (Rossi 4, 242) : « Je déclare que tu as été un grand homme mais le plus grand pour former et instruire les autres et, si tu avais eu la chance d'avoir un matériau plus favorable, tu aurais facilement fait de toi un plus grand homme encore, toi qui savais former les esprits nobles ».

²⁵ Pétrarque, *Fam.* XXIV 7, 6 (Rossi 4, 242) : « Quand on compare ton brillant ouvrage au livre que tu as publié sur les procès (qui n'a pas péri à la seule fin de montrer que notre époque, qui ne prend nul soin de ce qu'il y a de meilleur, ne fait pas de même pour ce qui est médiocre), comme il est évident pour les gens assez intelligents que tu as joué le rôle plus de la meule que de l'épée et que tu formes un orateur avec plus d'efficacité que tu n'en fournis un toi-même !

Cette image de la meule (plus exactement de la pierre à aiguiser) vient de l'*Art poétique* d'Horace²⁶. Associée à celle de l'épée, elle permet à Pétrarque d'opposer l'éloquence de combat, qui est celle de Cicéron, à l'éloquence coupée du forum représentée par Quintilien. C'est aux antipodes de l'homme d'action, impliqué dans la politique, que se situe l'érudit et pédagogue qu'était Quintilien aux yeux de Pétrarque.

Le jugement final de Pétrarque sur Quintilien rappelle d'ailleurs la supériorité de Cicéron. Car, si, comme l'affirme Pierre de Nolhac, l'humaniste « se montre déjà par avance acquis à ce culte de Quintilien, dont Lorenzo Valla sera le grand propagateur au siècle suivant », « il ne saurait pourtant imaginer qu'on osera après la découverte de Poggio préférer l'auteur des *Institutiones*, tant pour la langue que pour la doctrine, à Cicéron lui-même »²⁷. Les notes à son manuscrit de Quintilien témoignent aussi de cette admiration pour l'Arpinate : « toutes les fois, ou à peu près, que Cicéron est cité dans le texte, Pétrarque le signale en marge ». Le meilleur exemple se trouve au folio 88 de son exemplaire de Quintilien :

'Nam michi videtur M. Tullius, cum se totum ad imitationem Grecorum contulisset, effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, iucunditatem Socratis (Isocratis ed.)' (Inst. X, 1, 108)]

Laus ingens et vera M. Tullii Ciceronis²⁸.

L'humaniste se place donc aux côtés de Quintilien comme un admirateur et disciple de leur maître et modèle commun dans le domaine de l'éloquence : Cicéron.

LE PARISINUS LATINUS 7720

Ce manuscrit fut acquis par Pétrarque en décembre 1350, grâce au don de Lapo da Castiglionchio. Nous savons que l'humaniste ne l'avait plus entre les mains à la fin de sa vie. En effet, dans la *Senilis* XVI 1, voulant citer un passage du premier chapitre du livre X concernant Cicéron dont il a oublié les termes exacts²⁹, il écrit au secrétaire apostolique Lucca de Penna : « *et liber abest et verba non teneo* »³⁰. Le livre passa ensuite au château de Pavie, dans la bibliothèque des Visconti, ducs de Milan : il figure sous le numéro 656 dans l'inventaire de 1426. Il arriva en France après les guerres d'Italie et se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. C'est un manuscrit lacunaire, un des nombreux *mutuli* de l'*Institution oratoire*. Il appartient à la famille du Bernensis³¹ dont il descend par l'intermédiaire d'un manuscrit ambrosien³². Il porte les mêmes lacunes que ces deux manuscrits. Il commence par « *Nec de temporibus* », mélecture pour « *Nec de patribus* »³³ : Pétrarque ne connaissait donc ni la lettre à Tryphon, ni le prologue, ni le début du premier chapitre de l'ouvrage. La deuxième lacune va du quatorzième chapitre du livre V au troisième chapitre du livre VIII. Il manque une partie du sixième chapitre du livre VIII, ainsi que des chapitres premier et

²⁶ Horace, *Ars poetica* 304-308 : « *Ergo fungar vice cotis, acutum / reddere quae ferrum valet exsors ipsa secandi* » (« Ainsi j'accomplirai la fonction de la meule, capable d'aiguiser le fer sans pouvoir elle-même couper »).

²⁷ P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, vol. 2, p. 90.

²⁸ Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 7720, fol. 88r.

²⁹ Il s'agit d'un passage du livre X (Inst. X, 1, 112) que Pétrarque a d'ailleurs annoté dans son manuscrit de Quintilien (voir *infra*) : « *Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit* ».

³⁰ F. Petrarca, *Opera quae extant omnia*, Bâle, 1581, p. 948.

³¹ Bernensis 351, du IX^e siècle.

³² Ambrosianus F 111 sup., du IX^e siècle

³³ Quintilien, Inst. I, 1, 6.

deuxième du livre XI. Le texte fait défaut à partir du troisième chapitre du livre IX, jusqu'au chapitre premier du livre X. Enfin, le texte s'arrête au milieu du dixième chapitre du livre XII. Les défaillances d'autre type sont nombreuses : omissions de mots, confusions de chapitres, voire de numérotation de livres. Malgré ces lacunes et erreurs, Pétrarque a donc à sa disposition la majeure partie du texte de Quintilien.

L'élément le plus intéressant de ce manuscrit nous semble être les annotations que l'humaniste a portées sur ses feuillets. Les notes ont toutes le même aspect graphique, mais ont été écrites avec diverses encres. Il est donc probable que Pétrarque a annoté Quintilien à des moments divers, quoique fort proches dans le temps, comme l'indiquent les traits de son écriture, certainement dans les mois qui suivirent l'acquisition du manuscrit³⁴. Les notes sont nombreuses et témoignent de l'intérêt qu'il a porté au texte. Les livres X à XII comportent le plus d'annotations, alors que les livres II à V présentent plusieurs feuillets privés ou presque d'annotations. Comme à son habitude, outre les *notabilia* et les corrections apportées au texte, Pétrarque appose de nombreuses notes s'apparentant à des commentaires. Au fil de la lecture émergent les préoccupations de l'écrivain et se dessinent quelques thèmes récurrents de ses œuvres, tels que la doctrine d'une imitation créatrice ou la critique des dialecticiens.

Certaines des annotations portées sur ce manuscrit, comme sur beaucoup d'autres d'ailleurs, sont des adresses de Pétrarque à lui-même, dessinant une forme de monologue intérieur inhérent à la lecture : les impératifs *audi* et *nota* sont fréquemment employés, seuls ou avec une apostrophe. Au folio 90, en face du passage sur l'imitation qui recommande qu'elle ne réside pas seulement dans les mots³⁵, il ajoute : « *Lege, Silvane*³⁶, *memoriter* »³⁷. Deux feuillets auparavant, il avait eu recours à un autre impératif, « *Audi* », accompagné de la même apostrophe pour signaler sur son exemplaire un passage qui avait retenu son attention :

‘*Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit*’ (Inst. X, 1, 112)]
*Silvane, audi ; te enim tangit*³⁸.

Mais ces verbes à l'impératif sont aussi l'occasion de recommandations ou de critiques. Il prodigue ses conseils aux imitateurs en général :

‘*Set etiam qui summa non adpetent, contendere potius quam sequi debent.*’ (Inst. X, 2, 9)]
*Nota, imitator*³⁹.

Ses annotations lui permettent de mettre en garde les écrivains contre l'imitation servile :

³⁴ M. Accame Lanzillotta, *Le postille del Petrarca*, p. 6-7.

³⁵ Quintilien, *Inst.* X, 2, 27 : « *Imitatio autem (nam sapius idem dicam) non sit tantum in uerbis* » (« Il faut que l'imitation, je le répète assez souvent, ne soit pas seulement dans les mots »).

³⁶ *Silvanus*, nom bucolique, est le surnom que Pétrarque aime à se donner. Voir *Bucolicum carmen X* (« *Laurea occidens* ») où les deux interlocuteurs sont *Socrates* et *Silvanus* (Pétrarque, *Bucolicum carmen*, éd. M. François et P. Bachmann, Paris, 2001, p. 197-239).

³⁷ Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 7720, fol. 90r. ; voir P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, vol. 2, p. 92 et E. Norden, *Die antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, Leipzig, 1898, vol. 2, p. 734.

³⁸ Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 7720, fol. 88r.

³⁹ *Ibidem*, fol. 89r.

'Adde quod ea quae in oratore maxima sunt imitabilia non sunt, ingenium, inventio, vis, facilitas et quidquid arte non traditur'. (Inst. X, 2, 12)]
*Audi, imitator frivole*⁴⁰.

Il a toujours lui-même pris soin, dans les passages où il imitait un auteur antique, d'introduire une part nécessaire d'invention et d'imiter la force expressive du texte (*vis*) plutôt que ses mots (*verba*). Cette critique s'étend d'ailleurs aux raisonnements creux des dialecticiens, comme le reflète une note apposée au folio 90⁴¹. Comme le souligne Pierre de Nolhac, « dans aucun de nos manuscrits de Pétrarque ne se trouve aussi nettement marquée son animosité contre la dialectique et la scolastique de son temps »⁴². Dans ses annotations comme dans sa correspondance, Pétrarque mène un combat incessant contre la parole creuse en soulignant la nécessité de lier parole et action morale, poétique et éthique⁴³.

PETRARQUE, QUINTILIEN ET L'IMITATION

Les *exempla* chez Pétrarque possèdent d'ailleurs une fonction morale, et la manière dont l'humaniste en fait usage dans ces textes reflète le lien entre le dire et l'agir. L'exemple proposé par l'écrivain doit amener le lecteur à une action morale ; le texte vise à susciter une imitation des actions pour atteindre la vertu ; l'exemple possède presque toujours chez Pétrarque une valeur protreptique. C'est pourquoi l'humaniste reprend à son compte le principe d'émulation défini par Quintilien, valable dans le domaine littéraire et dans le domaine moral. Mais dans le second, cette *emulatio* n'est pas sans danger : elle peut pousser à l'imitation des bonnes actions comme des mauvaises. Dans le *De vita solitaria*, le Florentin critique le principe de l'imitation et de l'émulation pour la conduite de la vie ; s'appuyant sur un passage de Quintilien⁴⁴ qu'il cite d'après son manuscrit qu'il a corrigé⁴⁵, il estime que le modèle proposé par le rhéteur pour l'imitation littéraire est dangereux pour l'imitation des actions :

Dedit hoc preceptum, fateor, eloquentie studiosis Quintilianus, ut imitator quisque contendere quam sequi malit, ea scilicet ratione, quia forsitan, quem transire nititur, etsi non transierit, equabit. 'Eum vero, inquit, nemo potest equare, cuius vestigiis sibi utique insistendum putat ; necesse est enim semper sit posterior, qui sequitur' ; ad hec 'quod plerunque facilius est, inquit, plus facere quam idem'. Alias quoque causas affert dicti huius, que, ut illic cognitu pulcerrime, ita hic relatu supervacue sunt. Ceterum, quod utiliter in oratoria, hoc est bene ornateque loquendi arte, precipitur, ad artem male turpiterque vivendi damnabiliter est translatum et, quod ille iussit, implevimus. Contendimus, equavimus, vicimus, iam de sequacibus duces sumus : venient, qui nos sequantur et superent, ut una eademque res varie sit. Proposita erat imitatio, edicta

⁴⁰ *Ibidem*, fol. 89v.

⁴¹ *Ibidem*, fol. 90v : « et verba in labris nascentia » (Inst. X, 3, 2)] *Verba in labris nascentia. Notate, qui de quolibet disputatis, apparentes aliquid, nichil existentes.*

⁴² P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, vol. 2, p. 89.

⁴³ Voir notamment les lettres contre les dialecticiens (*Fam.* I 7 et *Fam.* I 12).

⁴⁴ Quintilien, *Inst.* X, 2, 9-10.

⁴⁵ Pétrarque ajoute deux mots en marge de ce passage, corrompu dans son manuscrit, pour établir un texte compréhensible : Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 7720, fol. 89r. : « Nam qui (qui hoc agit ed.), ut prior sit, forsitan, etiam si non transierit, equabit. » (Inst. X, 2, 10)] *scilicet nititur.*

*contentio : in utraque tibi, Quintiliane, paruimus, verum alio fine proposito ; tu verborum claritatem imitandam dicis, nos actuum tenebras imitamur.*⁴⁶

Pétrarque distingue l'*ars loquendi* et l'*ars vivendi*. L'imitation des actions est plus dangereuse que l'imitation littéraire⁴⁷. Elle impose une plus grande prudence dans le choix des modèles. Pétrarque perçoit les limites de l'application d'un modèle rhétorique à une question pratique, soulignant ainsi un point de tension entre la rhétorique et la philosophie. Une autre lettre, la *Familiaris* XXII 10, traite des littératures païenne et chrétienne et pose le problème du rôle des auteurs classiques païens dans la conduite de la vie. Pétrarque la conclut en réservant au domaine rhétorique, celui du style, l'imitation de ces derniers ; il faut, dit-il, préférer les autorités chrétiennes pour l'imitation des actions.

La conception pétrarquienne de l'imitation littéraire puise donc aux sources latines classiques. Quintilien est un des principaux auteurs auquel se réfère Pétrarque pour l'exposé de sa théorie de l'imitation au sein de sa correspondance. L'image de la digestion, comme celle des abeilles, vise à décrire la transformation par l'imitateur de la matière qu'il imite⁴⁸. Dans une lettre à Lucilius, Sénèque, pour compléter l'image des abeilles, dresse un parallèle entre la nourriture du corps (*in corpore nostro*) et la nourriture de l'esprit (*in his quibus aluntur ingenia*) :

*Quod in corpore nostro uidemus sine ulla opera nostra facere naturam – alimenta quæ accepimus, quamdiu in sua qualitate perdurant et solida innatant stomacho, onera sunt ; at cum ex eo, quod erant, mutata sunt, tunc demum in vires et in sanguinem transeunt –, idem in his quibus aluntur ingenia præstemus, ut quæcumque hausimus, non patiamur integra esse, ne aliena sint. Concoquamus illa ; alioquin in memoriam ibunt, non in ingenium*⁴⁹.

⁴⁶ Pétrarque, *De vita solitaria* I, 9, 13 (Pétrarque, *La vie solitaire*, p. 152-153) : « Quintilien a donné, il est vrai, à ceux qui étudient l'éloquence, la règle suivante : chaque imitateur préfère rivaliser avec son modèle plutôt que de le suivre, pour la raison évidente qu'on égale, même si on ne le dépasse pas, celui qu'on s'efforce de dépasser. 'Mais on ne peut, dit-il, égaler quelqu'un si l'on pense qu'il faut avant tout s'attacher à ses pas. Il est en effet inévitable, quand on suit quelqu'un, d'être toujours derrière' ; il ajoute 'qu'il est plus facile la plupart du temps de faire plus que faire de même'. Il avance d'autres raisons encore qu'il serait très bien d'aller consulter chez lui et qu'il est inutile de rapporter ici. Du reste, les préceptes utiles pour l'art oratoire, c'est-à-dire l'art de parler bien et de manière ornée, ont été transposés non sans dommage à l'art de vivre mal et de manière honteuse, et ce qu'il a enjoint, nous l'avons mis en pratique. Nous avons été rivaux, puis égaux, victorieux enfin ; de suiveurs que nous étions, nous sommes désormais guides, d'autres viendront pour nous suivre et nous dépasser : toujours la même situation malgré les variations. On nous avait proposé l'imitation, on nous avait ordonné la rivalité : pour l'une comme pour l'autre, nous t'avons obéi, Quintilien, mais à une autre fin ; toi, tu dis qu'il faut imiter l'éclat des mots, nous, nous imitons les ténèbres des actions ».

⁴⁷ Pétrarque, *De vita solitaria* I, 9, 15 (Pétrarque, *La vie solitaire*, p. 154-155) : « *Quamvis actuum viteque periculosior imitatio sit, ...* » (« Bien que l'imitation des actions et de la vie soit plus dangereuse... »).

⁴⁸ Sur l'image de la digestion, voir G.W. Pigman III, « Versions of imitation in the Renaissance », *Classical Quarterly*, 33 (1980), p. 1-32, en part. p. 6-9 ; T.M. Greene, *The Light in Troy. Imitation and Discovery in Renaissance Poetry*, New Haven-Londres, 1982, p. 98-99. Pour une liste des auteurs de l'Antiquité et de la Renaissance qui utilisent cette image (avec références précises des textes), voir G.W. Pigman III, « Versions of imitation... », p. 8, n. 13.

⁴⁹ Sénèque, *Epist.* 84, 5-7 : « Le processus que nous voyons réalisé dans notre corps par la nature sans aucune intervention de notre part, – les aliments absorbés, tant qu'il se conservent tels quels, tant qu'ils nagent à l'état solide dans l'estomac, sont une charge pour l'organisme, mais une fois leur transformation accomplie, c'est alors qu'ils deviennent de la force et du sang –, ce même processus, mettons-le en œuvre pour la nourriture de l'esprit : tout ce que nous avons avalé, ne le laissons pas demeurer intact de peur

La digestion figure un processus d'appropriation de la matière extérieure à l'individu que sont ses lectures : ce qui était extérieur devient intérieur, ce qui était étranger à soi devient personnel et même intime.

Quintilien évoque aussi, dans les deux chapitres qu'il consacre à l'imitation au début du livre X de l'*Institution oratoire*, le processus de digestion qui se situe entre la lecture et l'écriture et qui permet une imitation créatrice :

*Repetamus autem et tractemus, et, ut cibos mansos ac prope liquefactos demittimus, quo facilius digerantur, ita lectio non cruda, sed multa iteratione mollita et uelut confecta memoriae imitationique tradatur*⁵⁰.

Pétrarque, comme à son habitude, mêle le vocabulaire des deux textes, pour proposer de l'image de la digestion une version nouvelle et personnelle. La *Familiaris* XXII 2 contient ce passage célèbre où l'humaniste proclame son amour des auteurs antiques dont il a lu et relu les textes :

*Legi apud Virgilium apud Flaccum apud Severinum apud Tullium ; nec semel legi sed milies, nec cucurri sed incubui, et totis ingenii nisibus immoratus sum ; mane comedi quod sero digererem, hauri puer quod senior ruminarem. Hec se michi tam familiariter ingessere et non modo memorie sed medullis affixa sunt unumque cum ingenio facta sunt meo, ut etsi per omnem vitam amplius non legantur, ipsa quidem hereant, actis in intima animi parte radicibus, sed interdum obliviscar auctorem, quippe qui longo usu et possessione continua quasi illa prescripserim diuque pro meis habuerim, et turba talium obsessus, nec cuius sint certe nec aliena meminerim*⁵¹.

Le verbe *digerere* est un écho discret de Quintilien (Pétrarque prend toutefois soin d'utiliser dans la phrase suivante un autre composé, *ingerere*, produisant ainsi un effet de variation), le verbe *haurire* était employé par Sénèque dans le même contexte, le verbe *ruminare* évoque la lecture méditative de la Bible pratiquée par les moines au Moyen Âge : c'est une imitation éclectique que Pétrarque prône et pratique. L'image de la moelle se trouvait déjà dans deux lettres de Cicéron et dans une de Sénèque⁵² : l'expression pétrarquienne *medullis affixa* marque tout à la fois sa ressemblance et sa

qu'il ne nous reste étranger. Digérons la matière ; autrement elle passera dans notre mémoire, non dans notre esprit ».

⁵⁰ Quintilien, *Inst.* X, 1, 19 : « Revenons-y et reprenons-le (*i.e.* le même passage), et s'il faut que les aliments soient broyés et presque en bouillie, quand nous les avalons, afin de faciliter la digestion, ce que nous lisons ne doit pas être confié tout brut à la mémoire en vue d'être imité, mais, par de fréquentes reprises, doit être malaxé et, pour ainsi dire, digéré ».

⁵¹ Pétrarque, *Fam.* XXII 2, 12-13 (Rossi 4, 106) : « J'ai lu du Virgile, de l'Horace, du Boèce et du Cicéron ; je ne les ai pas lus qu'une fois, mais mille, je ne les ai pas parcourus mais je m'y suis plongé, et je m'y suis arrêté, usant de toutes les forces de mon esprit ; je les ai mangés le matin pour les digérer le soir, je les ai avalés dans mon enfance pour les ruminer dans ma vieillesse. Leurs mots se sont installés intimement en moi, se sont fixés non seulement dans ma mémoire mais dans ma moelle pour ne faire qu'un avec mon esprit, au point que, sans que je les lise davantage tout au long de ma vie, ils resteront en moi, car ils ont pris racine au fond de mon âme ; et parfois j'en oublie l'auteur parce que, suite à une longue pratique et à une imprégnation permanente, je les ai comme écrits avant lui et pris pour miens depuis longtemps si bien qu'assiégé par cette foule, je ne me rappelle plus de qui ils sont, ni même qu'ils sont d'un autre ».

⁵² Cicéron, *Att.* XV, 4, 3 : « *quæ mihi sunt inclusa medullis* » (« qui sont enfermés dans ma moelle ») ; Cicéron, *Fam.* XV, 16, 2 : « *te, qui mihi hæres in medullis* » (« toi qui es fiché dans ma moelle ») ; Sénèque, *Epist.* 94, 6 : « *Fixam potius medullis famem detrahe* » (« Ôte-lui plutôt la faim logée dans sa moelle »).

différence avec le syntagme sénéquien *fixam potius medullis*. Pétrarque met donc en œuvre dans son style cette opération de transformation figurée par la digestion. Et Quintilien, aux côtés de Cicéron et de Sénèque, vient prendre place parmi les auteurs latins sur lesquels Pétrarque appuie sa théorie de l'imitation. La manière même dont il travaille et réécrit ses textes modèles révèle une mise en pratique immédiate et rigoureuse des principes de l'imitation qu'il prône dans ses lettres : c'est nourri de toutes ses lectures que l'écrivain doit composer sa propre œuvre.

Pétrarque développe l'image de la digestion pour décrire cette innutrition : il s'est lui-même sans cesse nourri (*comedi, hausi*) de ses lectures diverses. Sa fréquentation répétée des auteurs latins lui a permis de les assimiler progressivement, de les digérer (*digererem, ruminarem*). Le verbe *innutrire*, quoique absent des trois lettres sur l'imitation, est employé dans deux autres *Familiares*⁵³. Dans ces deux occurrences, le verbe est employé en rapport avec l'imprégnation des textes. Pétrarque emprunte le terme à Sénèque⁵⁴ et sa conception de l'innutrition exerce une influence durable à la Renaissance. Politien et Érasme utilisent eux aussi l'image de la digestion et les poètes français du XVI^e siècle tels que Joachim Du Bellay reprennent à leur compte le concept d'*innutritio* introduit par Pétrarque⁵⁵. Le septième chapitre du premier livre de la *Défense et illustration* développe les images de la nourriture et de la digestion :

<Les Romains> Immitant les meilleurs Auteurs Grecz, se transformant en eux, les devorant, et apres les avoir bien digerez, les convertissant en sang, et nourriture, se proposant chacun selon son Naturel, et l'Argument qu'il vouloit elire, les meilleur Auteur, dont ilz observoient diligemment toutes les plus rares, et exquises vertuz, et icelles comme Grephes, ainsi que j'ay dict devant, entoint, et apliquoint à leur Langue⁵⁶.

Le concept d'innutrition, auquel le poète français ajoute l'image de la greffe, est au cœur de l'imitation selon Du Bellay⁵⁷. Pétrarque apparaît ainsi comme l'initiateur de la conception de l'imitation créatrice à la Renaissance.

⁵³ Voir Pétrarque, *Fam.* X 6, 2 (Rossi 2, 318) : « *Tu quidem, etsi procul ab orbe romano genitus romano tamen innutritus eloquio, ...* » (« Il est vrai que toi qui, quoique né loin du monde romain, as été nourri de l'éloquence romaine, ... ») ; XXIII 18, 2 (Rossi 4, 202) : « *si his tantum animum studiis innutrisset...* » (« si tu n'avais nourri ton esprit que de ces études... »).

⁵⁴ Sénèque, *Epist.* 2, 2 : « *Illud autem uide, ne ista lectio auctorum multorum et omnis generis uoluminum habeat aliquid uagum et instabile. Certis ingeniis inmorari et innutriri oportet, si uelis aliquid trahere, quod in animo fideliter sedeat. Nusquam est qui ubique est* » (« Veille toutefois à ce que cette lecture de nombreux auteurs et de livres de toute sorte n'ait pas un caractère flottant et instable. Il faut s'arrêter sur des talents reconnus et s'en nourrir, si l'on veut en retirer quelque chose qui s'installe fermement dans l'âme. Il n'est nulle part celui qui est partout »). Chez Cicéron, c'est l'image du hâle de la peau provoqué par le soleil qui est utilisée pour décrire l'imprégnation des textes modèles : voir Cicéron, *De orat.* II, 59-60.

⁵⁵ Sur l'innutrition chez Joachim Du Bellay, voir *Poétiques de la Renaissance : le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*, éd. P. Galand-Hallyn et F. Hallyn, Genève, 2001, p. 138-139, 468-469.

⁵⁶ Joachim Du Bellay, *Défence et illustration de la langue françoise* I, 7 (J. Du Bellay, *Défence et illustration de la langue françoise (1549)*, éd. J.-C. Monferran, Genève, 2001, p. 91).

⁵⁷ Sur l'innutrition chez Du Bellay, en relation avec sa pratique de l'imitation de Cicéron, voir J. Vignes, « De l'autorité à l'innutrition : Sébillet et Du Bellay, lecteurs de Cicéron », dans *L'autorité de Cicéron de l'Antiquité au XVIII^e siècle. Actes de la Table Ronde organisée par le Centre de recherches sur les classicismes antiques et modernes. Université de Reims. 11 décembre 1991*, éd. J.-P. Néraudau, Cæn, 1993, p. 79-92. Jean Vignes démontre comment chez le poète français « Cicéron n'est plus (ou plus seulement autorité, mais modèle et nourriture » (*ibidem*, p. 82). Ayant fait le choix de la langue française et ainsi repoussé la tentation cicéronienne, « Du Bellay peut convertir son admiration pour Cicéron et sa familiarité avec son œuvre en un principe actif, source d'une nouvelle pratique créatrice. C'est le principe

Sénèque et Quintilien, unis dans le *Triomphe de la Renommée*⁵⁸, sont aussi associés par Pétrarque et par les hommes de la pleine Renaissance pour l'élaboration d'une doctrine de l'imitation qui allie imprégnation et création, réécriture et invention, théorie que Pétrarque n'a cessé de mettre en pratique dans l'écriture de ses œuvres tant latines qu'italiennes.

même de l'innutrition (...). Dans cette nouvelle perspective, Du Bellay ne cite plus Cicéron, il n'y recherche plus la caution de son discours, mais parle par sa bouche et fait sienne son éloquence » (*ibidem*, p. 86-87). L'innutrition de Cicéron lui permet une écriture pleinement personnelle : « c'est quand Du Bellay paraît le plus personnel qu'il est le plus cicéronien, empruntant à Cicéron ce qui le caractérise le mieux : un style, un mouvement de la phrase, un balancement, un rythme » (*ibidem*, p. 91).

⁵⁸ Voir l'extrait de ce poème cité en exergue de cet article.